

Mathilde Reichler : revue de presse des projets passés

Le Devin [loin] du village

Musiques de Jean-Jacques Rousseau, Wolfgang Amadeus Mozart, Marie-Justine Favart, Johann Kerzelli, Charles Burney, Mikhaïl Sokolovski et Claude Clément

Production HorsPortée / pour la Ville de Genève, dans le cadre de *2012 Rousseau pour tous*

Ensemble Lunaisiens (Jean-François Novelli et Arnaud Marzorati) et **Ensemble baroque de Limoges** (Christophe Coin) / direction musicale

Mathilde Reichler / écriture et mise en scène

Claire Peverelli / scénographie

Chloé Gindre / costumes

Alex Bryand / lumières

Avec l'Ensemble baroque de Limoges (Christophe Coin) et Jean-François Novelli, Arnaud Marzorati, Clémence Tilquin, Céline Laly, et Louis Zaitoun

Théâtre du Galpon (Genève), 20-22 septembre 2012

« Représenté pour la première fois à Fontainebleau en 1752, le *Devin du village* s'est imposé immédiatement dans toute l'Europe comme un des plus grands succès du siècle. Pour restituer au spectateur d'aujourd'hui les hésitations amoureuses des bergers de Rousseau, la musicologue et metteuse en scène Mathilde Reichler ne choisit pas la voie d'une actualisation intégrale, ni celle d'une reconstitution philologique de l'ambiance pastorale originelle. Plus intelligemment, son spectacle *Le Devin [loin] du village*, présenté au Théâtre du Galpon à Genève, du 20 au 22 septembre 2012, emmène le spectateur dans un voyage passionnant en deux actes et un épilogue à travers les réécritures, adaptations et parodies de l'oeuvre. Au fil du spectacle, les scènes du Devin original sont librement entremêlées à six de ses



adaptations, française, créole, allemande, anglaise ou russes. La traduction sur scène de toutes ces œuvres, nées dans des contextes historiques et poétiques complètement différents, aurait pu aboutir à un

pastique, savant certes, mais d'accès difficile pour un public de non spécialistes. Tout au contraire, le spectacle de Mathilde Reichler parvient à raconter l'histoire de Colin et Colette grâce à un montage raffiné de différents extraits qui se succèdent sans que l'on n'ait jamais l'impression d'une dramaturgie décousue ou chaotique.

Au début du spectacle, les trois protagonistes (Colin, Colette, Colas) nous sont montrés sous les traits de comédiens qui se préparent à jouer leurs rôles dans une structure polyvalente imaginée par la scénographe Claire Peverelli : ce décor sera tantôt loge de théâtre, tantôt boudoir, tantôt antre magique. Ainsi, la poésie de la représentation toujours nouvelle d'un même canevas est inscrite dans la fiction même du spectacle et devient comme le fil conducteur de celui-ci. Le côté à la fois sombre et comique de la version créole (« à la Offenbach » avant la lettre), le ton railleur et langoureux de la parodie de Madame Favart, l'atmosphère plutôt mélancolique évoquée par la musique du tchèque Johann Kerzelli : autant d'ambiances différentes que la mise en scène traduit efficacement, grâce en particulier aux beaux costumes de Chloé Gindre et au magnifique jeu d'éclairages conçu par Alex Bryand. La deuxième partie du spectacle est principalement dominée par les deux adaptations russes du *Devin*, qui accentuent le côté mélancolique et sentimental de l'oeuvre. Le théâtre de la première partie se transforme ici en un immense carrousel à l'ancienne, décor investi par la mise en scène tantôt d'une lumière féérique et nostalgique (on dirait par moments fellinienne), tantôt franchement comique et haute en couleurs. Un résultat aussi convaincant n'aurait pas pu être atteint sans la belle aisance du plateau, qui se plie avec virtuosité aux multiples changements de rôles imposés par le spectacle : Jean-François Novelli (Colin), Céline Laly (Colette) ; Arnaud Marzorati (désopilant Colas), Clémence Tilquin (délicieuse Bastienne), Louis Zaitoun (superbe Bastien), parmi d'autres. »

Gabriele Bucchi, *Revue Musicale de Suisse romande*, 65ème année, no 4, décembre 2012



© Nicolas Lieber



Le Mariage

d'après la pièce de Nicolaï Gogol

Valery Voronov – Modeste Moussorgski / musique

Valentin Reymond / direction musicale

Mathilde Reichler / adaptation et mise en scène

Claire Peverelli / scénographie

Katrine Zingg / costumes

Jean-Philippe Roy / lumières

Festival des Jardins Musicaux (Neuchâte) / La Bâtie-Festival de Genève
30 août-2 septembre 2008

Avec l'Orchestre des Jardins musicaux, ainsi que Nicolaï Miassoedov, Jeanette Fischer, Alexandre Kravets, Frances MacCafferty, et Grzegorz Rózycki



© pwhenry

Un mariage réjouissant est né

« Gogol et Moussorgski auraient sans doute apprécié. Leur *Mariage*, passé par Cernier, puis par la Bâtie à Genève, est une véritable réussite. [...] Orchestrée et complétée par le jeune compositeur Valeri Voronov, cette « conversation musicale parfaitement invraisemblable en deux tableaux » compose un diptyque très bien ficelé, tant sur le plan musical que théâtral. La scénographie signée Claire Peverelli et la mise en scène de Mathilde Reichler complètent l'aventure lyrique avec malice et originalité. Il fallait bien le talent et l'imagination d'une équipe soudée pour parvenir à réaliser un ouvrage si cohérent sur des bases si fines. Moussorgski concentre ses explorations avant-gardistes sur les dialogues très concrets de Gogol. Le mariage des mots et des notes prend, comme dans l'histoire, lui aussi tout son temps. Il n'empêche : l'esprit pétille sur scène. Et le dispositif astucieux des surtitrages incrustés dans le décor, sur diverses surfaces, rythme habilement l'action. Le procédé, brillamment utilisé dans *De la maison des morts* de Janáček par Patrice Chéreau, démontre bien le souci de certains metteurs en scène mélomanes d'imbriquer étroitement le son et l'image. Le sens et la ligne. Mathilde Reichler possède elle aussi ce don, et le développe avec une intelligence mâtinée d'humour. »

Sylvie Bonier, *Tribune de Genève*, 3 septembre 2008

Un opéra perdu de Moussorgski voit le jour

« "Mais qu'est-ce que cela signifie ?" Les sons se disloquent, le temps s'effondre, et même les 14 musiciens de l'ensemble instrumental feignent la perte de repère. Autour d'eux, la scénographie plonge définitivement dans l'absurde, Agafia, la future mariée passe ses nerfs sur le mobilier désuet du salon couleur caca d'oie, tandis que Kotchkariov, organisateur hystérique de la cérémonie, laisse dégringoler des éclats de rire sardoniques. Et le marié, dans tout cela ? Boudiné dans son frac, Podkoliossine le paresseux s'est enfui, traumatisé par les mirages de ces noces avortées. D'abord un peu sonné, le public venu nombreux samedi soir aux Jardins musicaux de Cernier, ne cache pas son enthousiasme. Une belle récompense pour la jeune metteuse en scène Mathilde Reichler et son équipe, lancés depuis plus d'un an dans ce projet ambitieux et multiple. »

Jonas Pulver, *Le Temps*, 1^{er} septembre 2008



Quicklebendige Grotteske

« Die junge Schweizer Regisseurin Mathilde Reichler zeigt Podkoljossin von Anfang an als Gefangenen seiner Gewohnheiten – auf einer Einheitsbühne, deren Enge Programm ist. [...] Reichler inszenierte Gogols „ganz unwahrscheinliche Begebenheit“ als Grenzerfahrung auf dem schmalen Grat zwischen Komödie und absurdem Theater – mit zurückhaltend, aber souverän eingesetzter Bewegungsführung und feinem Gespür für den Witz der Sprache. Ein Experiment wie dieses verlangt die Originalsprache, Übertitel sind also unabdingbar – durch ihre Projektion auf ständig wechselnde Teile der Bühnenarchitektur wurden sie Bestandteil der Inszenierung, die Dialoge selbst scheinen zu tanzen. »

Anselm Gerhard, *Opernwelt*, novembre 2008



© *pwhenry*

Nino Rota, *Le Chapeau de paille d'Italie*

Gleb Skvortsov / direction musicale

Mathilde Reichler / mise en scène

Claire Peverelli / scénographie

Chloé Gindre / costumes

Alex Bryand / lumières

Bâtiment des Forces Motrices (Genève), octobre 2005

Avec l'Orchestre de la Haute Ecole de Musique de Genève, ainsi que Jean-François Novelli, Carine Séchaye, Sacha Michon, Julie Martin du Theil, Dimitri Tikhonov, Thibault Gerentet, Humberto Ayerbe Pino, Laure Verbregue, Prune Guillaumon, Sarah Pagin, Macha Soukenik

« Un spectacle conçu avec énormément d'inventivité [...] – on sent qu'une véritable aventure s'est passée pour Mathilde Reichler, qui a conçu la mise en scène, et pour toute l'équipe qu'elle a réunie autour d'elle – 150 étudiants et jeunes professionnels qui sont issus du Conservatoire de Musique de Genève, de la Haute Ecole d'Arts Appliqués et des Activités culturelles de l'Université. [...] Le point fort de ce spectacle : l'opéra n'a pas seulement lieu sur le plateau, mais Mathilde Reichler en a profité pour transformer tout le Bâtiment des Forces Motrices en une salle de théâtre. [...] C'est comme si on était au fond dans un vaste studio de cinéma ; car c'est ce qu'elle a voulu faire : restituer l'ambiance des grandes halles parisiennes du début du siècle dernier qui servirent de premiers studios de cinéma. [...] Or, cette idée de fabriquer une sorte de décor de cinéma est excellente, car elle permet de sortir du caractère désuet du texte. [...] A partir de là, on voit l'élaboration du spectacle se construire sous nos yeux, on voit les ouvriers sur scène qui sont en train de planter les décors ; en même temps on est dans le décor de cinéma, et en même temps on est en train d'assister à la pièce qui se déroule en direct. Et tout cela culmine dans un dernier acte – le 4^{ème} – que je trouve phénoménal parce que si, au départ, on avait des décors en ébauche, et on pouvait se demander où la pièce allait arriver, on se trouve tout à coup dans les rues de Paris [...], dans un décor en perspective très beau et très suggestif. Et on est pris dans l'ambiance de ce cortège qui est en train d'errer dans la nuit : tout le monde cherche Fadinard, tout le monde cherche le chapeau et tourne en rond. Il y a là une magnifique scène de tempête avec deux danseurs sous la pluie, on voit aussi un funambule qui marche sur un câble d'électricité parce que le chapeau de paille s'est retrouvé accroché sur une lanterne. Tout cela se termine dans la bonne humeur, et de manière fantastique. »

Julian Sykes, Radio Suisse Romande, *Espace 2, Dare-dare*, 24 octobre 2005





Chostakovitch, *La Merisaie*

Gleb Skvortsov / direction musicale

Mathilde Reichler / mise en scène

Claire Peverelli / scénographie

Raphaël Rapin / costumes

Michel Guibentif / lumières

Casino-Théâtre (Genève), février 2004

Avec Florent Blaser, Priscille Laplace, Véronique Parize, Valerio Contaldo, Sacha Michon, Alessandro Baggio, Valérie Danessin, Dmitri Tikhonov, Laure Verbregue et Nicoló Abbate

La Merisaie, pays du sourire version Dmitri Chostakovitch

« On va rire ces jours-ci au Casino-Théâtre. Le mérite en revient à *La Merisaie*, opérette de Dmitri Chostakovitch donnée en français, et à ses jeunes interprètes pleins d'enthousiasme issus pour la plupart des rangs du Conservatoire de musique et de l'Université. [...] Dans la fosse, Gleb Skvortsov dirige un ensemble de 20 musiciens. Le chef, à qui l'on doit de pouvoir goûter en création suisse cette œuvre méconnue de Chostakovitch, n'a pas son pareil pour imprimer rythme et énergie aux numéros de danse. A la mise en scène, Mathilde Reichler relève astucieusement les défis du livret. A l'image de ce trajet en tram à travers Moscou sur fond de film super-8. Ou de l'utilisation habile de l'espace : balcons, coulisses, couloirs, tout y passe. »

Luca Sabbatini, *Tribune de Genève*, 10 février 2004

Le charme juvénile de La Merisaie opère au Casino-Théâtre

« Sur scène, il y a du répondant : fraîcheur des chanteurs – de jeunes professionnels ou en voie de l'être pour la plupart, aux capacités vocales inégales mais tous engagés –, fraîcheur des dialogues et soin du détail dans une mise en scène classique mais débordante d'astuces et de très bonnes idées. Mathilde Reichler, cotraductrice du livret et metteur en scène, a su profiter des ressources à disposition : balcons et couloirs viennent agrandir les volumes d'une scène souvent noire de monde, sans que la mobilité, le rythme ou les transitions en souffrent. L'humour est là, la délicatesse, la veine burlesque (notamment dans une scène énergique sur fond de tram moscovite filmé en super8) et la connivence avec le public aussi. »

Florence Gaillard, *Le Temps*, 12 février 2004